

JE SUIS UNE ARMÉE

Yoan Biyaoula

raconter la vie

C'est leur monde, j'y suis l'étranger perpétuel ; l'invité à résidence : c'est moi.

Toujours dans le faux, ils, tous, eux. Systématiquement ils me suivent, moustiques en rut, pugnaces charançons, aimables contrefacteurs du genre humain. Avérés. La prime chiotte au chef, et ce rouleau de langues qui se débobine ad vitam... Les types vivent ainsi, et sans vomir. Tout de suite, j'en sens un, des milliers, par millions, ce bourdonnement dans mon dos, à mes pieds. Je me souviens parfaitement qu'ils ont attenté à ma vie ; dès le plus jeune âge, et même avant. Étant le fruit de deux giclées égoïstes comment ne pas être exécration et fâché dès le fœtus ?

La première fois que je suis devenu adulte, ce jour où j'ai vu l'Homme, c'était le temps d'une seconde en fermant les yeux. Cette triste épiphanie m'a peint son âme -Ecce homo, je l'ai vu oui. J'avais 7 ou 8 ans quand ce grand con de prof m'a imposé de baisser les yeux, en public ; pire devant ma mère. Elle aussi était une prof, homéostasie avec le milieu... Venue prendre la température. Comme chaque semaine. Et l'autre qui m'agresse de son injonction puérile, gratuite ? Tribale ! Baisser les yeux... Résultat ? Surtout pas toucher aux daronnes ? Politesse grégaire c'est ça ouais ! Ibid la solidarité génétique ! M'en parlez pas, elle, elle a acquiescé, partisane brainwashée. C'était la première fin d'entre le monde et moi, la prise de conscience, irrémédiable, de ma qualité d'individu, de ma subjectivité, l'hermétisme entre les hommes, société, famille – l'écart fatal et salutaire.

Mon audace se résume à regarder mon interlocuteur dans les yeux, damned ! Franchement je te regardais, point. Pas de mépris mais eux m'affirmaient que si si. Non. Si ! D'ailleurs ces 27 dernières années, ils me désignent régulièrement comme tête à tartes ; ainsi je les renvoie à leurs têtes de con. Sérieux ? Un prof, un instituteur de primaire, un fonctionnaire, un lecteur de Libé, un moraleux civique, un dernier échelon 3 200 euros brut max en fin de carrière, un humain qui chie, qui meurt, lui, me commanderait, à moi, de baisser les yeux ? A mon âge j'avais déjà failli mourir en mer, seul. Mais j'ai obéi. Normal c'est l'école, lieu d'apprentissage de l'arbitraire hiérarchique, de la soumission habile et de la veulerie latente.

En cours j'étais le seul Noir. Et pas un Noir confirmé, juste la peau nègrée.

Pas noir... Mais... Quand même... Un aspect désinvolte pour eux. Quant à mon nom, c'était l'exutoire charpie : Bayoula ? Biyayoula ? Bouyoula ! Biayoula ! Longtemps... La légende veut que la séparation des syllabes est un acquis du CP. Bi-ya-ou-la. J'ai eu la grâce de n'arriver sur Paris que vers mes 11 ans. Enfin pas Paris même, Aulnay-sous Bois, le dernier degré de banlieuserie. Une autre campagne, en béton, avec des crissements de pneu. Plus du tout le seul Noir, au contraire ils m'ont tous vu à la télé. Difficile d'accepter que les Noirs se ressemblent tous... Je l'ai fait. Comme tout le monde. Tu peux avoir fait autant d'études que tu veux, être Einstein, tout ! Il y aura toujours le doute, à savoir si c'est un clando, un délinquant, un singe.

Eux me font Antillais (Guadeloupe, Martinique, Saint-Martin, qu'importe, le Nègre est un Nègre, chez le Blanc comme chez le Nègre CQFD), Brésilien, Arabe, Sarahoui... Partout, nulle part, que dalle... Cherchez pas, on n'est pas des mêmes sphères. Ceux qui m'interrogent sur mes origines, à qui je réponds gentil, mon père est congolais ma mère française, je leur réponds ici. Pas un côté, ni moitié ni quart ; je cumule, je synthétise, j'allie, je fais se rejoindre par défaut. Ah, c'est un bâtard. Le cul entre deux chaises qu'ils truisment en chœur ces cons.

Je serai l'enfant sauvage de la jungle urbaine.

Suivent un an de bastons au collège d'Aulnay, quelques colles, à cause de ce regard qui dit merde, indépendant de ma volonté. Nombre confrontations thermiques avec monsieur L. qui débutait son cours par un extrait de « Monsieur et Madame Lamorale » datant de l'entre-deux guerres. A Aulnay.

Justement ma famille y habitait la cité typiquement affreuse, l'architecture communiste post apocalyptique de base. Son nom m'échappe. Mais la mathématique de banlieue veut que l'atrocité du lieu soit inversement proportionnelle à la sympathie qu'évoque son nom : nous vivions allée des cyprès. Les immeubles longs et bas, bien dégagés derrière les oreilles. Au rez-de-chaussée les jeunes du coin s'adossaient à notre fenêtre pour spliffer le soir... La fumette est ce recours pour ne pas sauter du pont de Bondy ou kalacher à vue. Et surtout l'aire de jeu, ce plan de terre battue où deux cages sans filets se font face. Puisqu'on devait chercher le ballon à l'autre bout, même marquer devenait chiant.

Finalement mes parents divorcent, ma mère, ma sœur, moi, nous nous fixons sur Bagnolet, plus conforme à notre classe sociale : au bord de la capitale mais sans y être, en bout de ligne de métro. Arrivé en CM2 j'y ai connu la plupart de mes amis d'aujourd'hui. On traînait, comme les potes font. Notre terrain de jeu s'étendait de Bagnolet au métro République, à Paris. 4 stations maximum. On achetait des pétards, des fusées, ma préférée était la minerve (un tube envoyant des petites boules de feu à 10 mètres). Et les fumigènes lancés dans les rames de métro. On ne fumait pas trop, on ne niquait pas du tout... La branlette un peu, la plupart du temps sur les consoles... De longs cycles de lessivage, sous perf de Doom Like, RPG, et autres STR... Quand les MMORPG n'existaient pas... J'ai lu Le Seigneur des Anneaux et Bilbo le hobbit.

Bon élève puis... Ces profs... Quelques uns étaient simplement des insignifiants, pour le reste ! Cénacle de tranxénoliques, bossus de névroses ; larvopathes en puissance et féroces chauves à catogan. Je retiens particulièrement cette longue chiffe de prof de math. Il gloussait en écrivant des équations au tableau, avec sa gaule... une barre comac dans son froc en velours marron, explicitement taché... Les cheveux gras et plats et cette barbe ! Énorme, ignoble, amazonienne, saturée des restes de bouffe du midi. On essayait de regarder à travers cette barbe pour comprendre. Des mois d'exploration pour s'apercevoir que les poils couvraient des coupures et trois balafres... Tristes et non moins légitimes conséquences de son cours de merde, a-t-on supposé.

C'était un révolutionnaire. Instigateur d'une pédagogie nouvelle en mathématiques, le seul à l'enseigner, jusqu'à deux trois galaxies à la ronde. Nous étions ses cobayes, pour ça qu'il se marrait sûrement, en nous injectant des doses d'algèbre en théâtre ou de géométrie en batailles navales... Je ne le sentais pas pour la suite. Lui ne notait pas, que de trop longues appréciations tassées en pattes de mouche dans l'encart réservé. Les instances supérieures l'ont forcé ; son compromis : 5, 10, 15, 20. Quoi ? Il m'a ruiné.

L'investissement personnel de ma mère m'a permis de rejoindre un collègue parisien. L'histoire commence au collègue Paul Verlaine. L'âge était pas ingrat, complètement hostile. J'étais déjà adulte, vieux, dedans : j'avais déjà

vu l'Homme. Pourtant ce corps, ma situation sociale, familiale, financière, tout concourrait à m'empêcher d'être. Face au bloc d'inconnus j'ai imposé mon style : premier jour, bouquin au fond de la cour de récré voilà. Ils sont venus me saluer : je les ai reçus au naturel.

Les filles m'observaient intriguées du nouveau mâle. Ronronne ma jolie... Le temps de me découvrir. Là elles s'amourachaient moins. Quels escomptes ? Qui sait, saura ? Le fait est que j'ai mangé du râteau. En troisième j'étais encore fasciné, pas fatigué, de la mécanique surcotant les fiéffés enculés et les branleurs illustres. Les minettes du bahut se pétrifiaient à mon humour, tenaient des gueules ouvertes grand comme ça, présentaient des perplexités de poisson mort. Elles rageaient les petites, rabaissées, insultées, parce qu'elles ne captaient pas la vanne. Leur unique ressource ou répartie dans ces situations consistait en une orientation des nibards vers un autre individu.

L'autre motif de rejet des petites connes, poussées grandes connes certainement aujourd'hui, étaient mes prétendues manières d'efféminé. J'admets avoir ce côté félin certes... Certes ! Le nouveau à l'habitude d'essuyer les attaques de la classe en général, véloce troupe d'ensébumés. Mon nez, gros et africain, aspirateur ; ma tignasse, mouton ! Croiser les jambes assis, que c'est pédé ! Et les livres aussi, trop trop pédé... Je les charraais de même, et s'ils se liguait je les abandonnais à mon mépris, froid, droit, transparent à ce point dans mon mutisme et mon regard qu'ils se dépitait ; sinon c'était limite bagarre. Miracle, au collègue la bande de négros (ainsi s'appelaient-ils) était une des plus populaires : j'ai bénéficié de son aura protectrice. Si j'avais été blanc ! Relégué en division losers binoclards, rachitiques bilingues HTML XLML, et autres détraqués de nature à qui demander une gomme relève du péril social en soi.

J'ai redoublé ma troisième ; décalage périphérique. Ils m'ont refourgué à la conseillère d'orientation. Quel est ce cursus spécifique dans l'Éducation nationale pour qu'ils soient tous aussi vilains et délétères ? Un individu moyennement sain, qui n'y connaît rien, sera fatalement plus efficace. Je n'envisageais pas une orientation oseille (à cause des maths), je voulais entrer en cuisine. Mais la dame me voyait mieux dans la chaussure. On semblait pas du même avis.

C'était la première année et je ne connaissais pas Isabelle, de un an ma cadette. L'histoire commence au collège Paul Verlaine, quand j'ai redoublé ma troisième. Je la scrutais à l'époque, avec une timidité vicieuse d'ado ; élucubrante des scénarios saugrenus dans ma cervelle hormonée. La classe était révolutionnée, terminée la bande des négros fashions, ne restaient que les grillés. Mon pote et moi. Eux c'était les parisiens bien mis, bابتous de maison ou de loft, racailles de pavillon, au pire. Tous ont ce parfum de bon pain toasté, avec un peu de confite Bio, un matin de printemps, en terrasse.

Je la regardais, Isabelle ; et dans ces yeux qui criaient à l'aide, je l'ai entendue, vue... n'ai pas agi pourtant, étymologiquement débile. Elle était une imposture : très sociable, très gentille, même dans sa méchanceté ou son indifférence. Non... Une fée tragique. C'est qu'elle pleurait tous les jours, et qu'on voulait pas voir, ni eux, ni elle, ni moi. C'est qu'elle était seule ; où avait-elle vu l'Homme ?

Je n'ai pas agi, toute compétence obsolète. Angoissé par l'action qui engendrerait la corruption de nos possibles virginaux... L'expectative est si prometteuse, le refus si humiliant. Continuer de fréquenter la personne qui ne veut pas de moi ? Un petit café ? Et la classe, que ça ragote ! Trop risqué pour mon ethos. La solution est venue de mon pote nègre redoublant, ce pari qui dédouanerait mon orgueil : au premier qui la serre !

Je l'ai accompagnée les matins au collège. Je partais en avance de Bagnolet, et me tapais une demi heure de métro ; elle, habitait dans la rue même... Pour ce privilège égoïste de la posséder avant les autres, dans un contexte privé. Le privé menant à l'intime j'espérais que ça arrive. Je piétinais dans le hall en variant la formule magique, l'attitude magique. Chipette ! Elle apparaît et tout s'actionne simultanément, nerfs, muscles, boyaux ; les forces annulées dans une tétanie m'abandonnant pensif au rivage de ses grands yeux. Je ne disais rien. Elle non plus. Je la regardais, Isabelle ; et dans ces yeux je ne discernais pas une faille – une résistance derrière laquelle s'étaient étalées une multitude de fioles de poisons lents et salés. J'étais prêt à toutes les vider en détail. Puis nous allions côte à côte : je nous trouvais bien ensemble. Ma femme le temps d'une rue dans ce contrat fictionnel tacite.

Quand elle a su pour le pari, je me suis excusé. Une heure au téléphone pour lui dire que je l'aimais, et puis non. Un sanglot de défaite en raccrochant... La dernière fois que je l'ai vue c'était au croisement de l'avenue Ledru-Rollin et du Faubourg Saint-Antoine. Le jour des vacances peut-être. Dispatchés dans les lycées de Paris, destinés à ne plus nous revoir. Et moi, tout naze : Tu veux sortir avec moi ? « C'est trop tard ! » Qu'elle m'achève en traversant la rue. Oui la vie est aussi facile, bête, ou cruelle ; irrémédiable. Incurable ! Encore là, une perche : la rattraper et tout film de comédie romantique. Je suis resté sur le trottoir... Les voitures ont défilé ; les gens ont grouillé, comme s'il en pleuvait, sortant du sol aussi... Tous les adeptes du grand Trafalgar, à gauche à droite, ils cavalaient aux ablutions... Ont beau frotter : ça leur colle.

L'année suivante je suis allé en générale au lycée puisque légalement j'étais sous la responsabilité de ma mère, ce qu'elle ne manquait pas de me répéter, moi le bien meuble. Mon passage au lycée Lamartine, du concis ! Les nénettes et la fume me divertissaient. Un schéma similaire à mon entrée au collège : apprécié par les filles tant que je l'ai pas ouverte ; mais je me suis un peu mieux défendu. De quoi me faire retaper, une deuxième fois, et qu'on me déporte en internat.

J'ai tenu trois mois, viré du bahut, à cause du shit. Pourtant j'étais bien (re)parti, deuxième de la classe. Convaincu que, allez c'est bon cette fois tu bosses, coucouche panier et risettes révérencieuses... Juste au mauvais endroit au mauvais moment, bien que la suite des événements invite à penser le contraire : ce qui est arrivé devait advenir pour que je sois ce que je suis. Ils m'ont attrapé un mercredi, ont laissé planer le suspens et vendredi après-midi le directeur m'annonce personnellement que je devais me barrer de là, tout de suite. En une demi journée, clik clak tout à remballer. J'ai tout trimbalé sur mon dos : vrai mulet. Une moitié de mes affaires encore là-bas, à Aurec-Sur-Loire. Sûrement tout aux puces les crevards, Chazournes je n'y suis jamais retourné...

Des semaines passent... J'achète un dix euros avec un pote, cinq euros en fait ; un ou deux pétards de rab dans la poche. Nous croisons cette fille du quartier qui n'osait pas s'aventurer seule dans la cité, à cause de l'heure ? Qu'importe j'ai flairé l'oseille facile, elle me laisse faire la transac ; j'y ai

gratté un 12g de matos à moitié prix, l'équivalent de 50 ou 60 euros. Deux potes nous attendaient un peu plus loin en finissant un joint. Puis ce type passe. Il demande du feu, nous sort sa plaque de keuf. Deux autres se matérialisent à ses côtés. Ils me contrôlent moi et la fille en priorité bien sûr. Vous avez quelque chose sur vous ? Bagnolet est une grande maison, je n'avais pris aucune précaution, tout aléatoirement disséminé. Alors je la tente en décoffrant les petits bouts seulement. Je parle. Le premier coup de fouille, bien que sommaire, suffira à me révéler. C'était mort. Dans ces moments-là, on entre dans la fiction ; ou la vie dévoile tout son potentiel fictionnel. Ils blaguaient même que j'en ai dans chaque poche. Le « taxi » nous embarque.

Installés, le chauffeur nous presse, qu'on dénonce, pour passer côté victime, cette sorte de rémoulade. Sinon... Il répondait de rien, le placard peut-être. Quelle emphase ! Je lui donne ce qu'il veut : Rachid un Arabe en bombers, crâne rasé. Lui , donne l'alerte et une vingtaine de schmits en tenue se radinent. Ils encerclaient la cité de leurs « POLICE » réfléchissants. Les premiers flics de la BAC s'arrachaient les cheveux : ils offraient un caviar et les « bleus » ravageaient le taf : aucune discrétion ! Les tensions inter-service... Ils ramassent une dizaine de mes voisins, camarades de collège, dealers. En montant dans le fourgon tous me reconnaissent dans la voiture, et on monte d'un degré de fiction. Où déménager ? Que faire pour la famille ?

Au poste, chaque fond de poche est retourné, ils retrouvent encore deux trois bédos dans une pliure. Moi même j'avais oublié. Je finis en caleçon. Il faut s'accroupir, le baisser et « tousser fort ». Je n'en avais pas oublié ici. Ensuite nous, avec la fille, devons désigner derrière une vitre sans teint lequel de tous ces Rachid était le nôtre. Non, non, non, pas lui, non... Faute de preuve, ils les relâchent. C'est ma mère qui est venue me récupérer, étant mineur à quelques mois près. J'ai eu droit à une convocation au poste le lendemain. Et quelle surprise : « c'est ce que vous aviez hier ? ». Un copieux tiers de mon bédos avait été ponctionné. Ils me remettent une lettre : injonction thérapeutique. Bien. En sortant du commissariat, je suis allé me présenter à la cité : « j'avais tout dans le caleçon, t'as assuré ». Ils m'ont offert deux barrettes de shit. Bien.

Eux imaginaient m'avoir terminé, à bout, crevé, dans le ravin ou je ne sais. Ils ne savent pas que j'ai plusieurs vies de chat. Logiquement après mon exclusion et le commissariat j'embrayais sur le conflit familial : l'ado à problèmes, le drogué. Alors que je me suis toujours trouvé modéré dans mes problèmes et ma drogue. Ce qui est intéressant, c'est que du jour où on l'a su on le voyait tout le temps partout, alors qu'avant on ne le voyait jamais nulle part. J'étais continuellement défoncé, ce qui est une réalité, mais pas plus qu'avant. Déjà le divorce des parents paraît un traumatisme suffisant pour aller chez le, la, les, flopees de psys, alors là ! Moults logues, déluge de lystes et pléthore d'iatres. Moi aux premières loges de ce défilé de docteurs Diallo de Barbès sauce occidentale. Ces exorcistes m'ennuyaient dans leurs entortillements de fion complaisants. Ils s'en foutaient tout à fait, on le savait bien, entre nous... Mais je les agaçais à pas me laisser dresser, à pas faire semblant – menteries, pantomime encore ?

Pour se venger ils causaient de moi à ma mère, très énervés et très excités (sexuellement). En ouaille lobotomisée, elle, s'abreuvait des conseils, des prescriptions, imposait sa psychoreligion à domicile. Aucun effet. Pet de mouche, de charançon. Sacrée corporation d'enfoirés... Payés une blinde ils auraient au moins pu me fiche la paix, sauf qu'ils fantasmaient de se taper ma mère. Les psys... Ces sacrés... Des baiseurs je vous assure, ça se voit rien qu'à leur Saint Freud, le plus grand taré sexuel connu à ce jour. Il l'a prouvé, en a tartiné des pages de boulard mystico-scientifique.

Personne ne concevait pour un fils de bac + 10 et d'une thésarde ; comment la dégénérescence, pourquoi l'échec. Mon père paraît qu'il sillonnait dix bornes de savane ou de brousse, rien qu'aller, sans chaussures, pour se rendre à l'école. J'admets avoir préféré la Playstation et les pétards. Comparé à ça, j'aurais pu tout faire ; ou à ma place lui aurait pu faire bien plus. Pourtant, pas d'autre place que la sienne que je sache ! Ils mimaient l'inquiétude, contrefaisaient l'autorité, et moi sage visionnaire, en sage sachant pour moi ma place, j'allais à la vie.

Ils ont convaincu ma mère que j'étais la cible. Avec son nouveau futur ex qui l'a bien carottée. Henri... Pareil, lui je l'ai vu venir... Mais pas elle ! Qui rigole maintenant ? Qui se marre à s'en déjeter l'œsophage ? Toujours à tout cafter à son nègre fort, la virilité du foyer ; j'en avais tant besoin moi qui faisait

concurrence. Un ado peut pas se rendre compte. Une bonne autorité en photo de beau gosse accrochée dans le salon, ça vous imprime qu'il y a des règles et tout. Que quand les moutards s'appellent Henri (Junior), Henrique, Henriisse, Henryl, c'est preuve d'un paternalisme inné.

Henri ou le black Sherlock Holmes du pauvre, chapeau, pipe au bec ; une capillarité étrange, les golfes très creusés, cette touffe blanche sur le devant. Le Congolais se costume souvent, d'habitude il aime la soie et les couleurs chatoyantes. Il mise dans la sape, est à l'origine du célèbre mouvement de sapologie : s'il crève de faim ce sera dans un trois pièces rose. Lui en congolais de base portait le costard, mais de ces costards qui sont comme un cri venu d'un gouffre, qui n'en finissent pas d'agoniser de mites, d'années et de verres pif renversés. Le swag froc remonté au-dessus du nombril, attaché avec des bretelles effilées – et la fameuse série de cravates des années 80 assortie. Un goût particulier pour les couleurs jaunâtres, les tons des vieux murs d'appart dans lequel on aurait trop fumé. Sexy ou ridicule au choix. On semblait pas du même avis, avec ma mère.

Lui « ne boit que du vin », plus de sang mais du Cambras (plus tard, en me rendant à son « bureau », j'ai découvert un carton d'une centaine de cadavres identiques, même tarif, tous achetés chez l'épicier du coin) ; un bol d'eau mensuel de purge. Ma mère agenouillée lui retirait ses grolles de Pandore, libérant des esprits africains mais pas que. Il se lavait pas souvent faut dire ; bledard au point de pas supporter de passer la tête sous l'eau. Comme un gosse, une douche le noie : son décrassage nécessitait l'assistance d'autrui. Et il te pourrit ta baignoire avec son centimètre de squames décantées. Et il te pourrit ta salle de bain avec ses effluves de clochard mort, condensées dans la vapeur d'eau chaude. Époustouffant.

Ma mère déléguait son autorité, alors j'avais droit à des morales à durée indéterminée, fonction du gramme au litre de sang. Ou il m'a éclaté l'oreille une fois, mais je mentais. Mensonge comme toutes ces fois où il manquait dans son porte monnaie, moi bien sûr. Enfin, quand il s'est barré chez une de ses trois autres femmes, l'histoire m'a concédé un rang modeste au classement des mitos, aux vues de ses performances olympiques. Sans gros bras ma mère s'est fatiguée de me puncher la gueule, ses mains nues n'avaient plus trop d'impact sur un grand Noir ; elle m'attaquait au balai

parfois. Pour faire plus simple, moins psy pour le coup, un jour j'ai retrouvé mes affaires dans l'entrée. Prêts à emballer ?

J'ai squatté chez les potes. En particulier une qui m'a régulièrement hébergé au cours de mes épreuves. Je lisais. Je tentais dans le théâtre à l'époque. Le Noir au théâtre, ça marche plutôt bien, un secteur d'activité en croissance... Quelques scènes, de l'apprentissage surtout. Je suivais des cours à l'Echangeur très porté Oulipo ; et chez Jean Darnel, grand monsieur, fanatique de Maria Callas, ayant conservé sa correspondance avec Cocteau. Darnel m'avait gracieusement offert son cours à quatre cent boules par mois ; mais j'ai changé d'idée. Et les charaçons encore, ils m'ont proposé plus les salauds. Une nana me propose de devenir mannequin communautaire négroïde ; un agent m'approche pour me vendre au téléfilm ou une daube de cet acabit. J'ai refusé. J'ai tout arrêté parce que je savais quelque chose de différent... Et peut-être pas assez touzard dans l'âme, trop peur des maladies vénériennes pour devenir un vrai bon comédien. Mais quand même, essayer de m'avoir avec la télé carrément ! Si c'est pas de la corruption de luxe : la télé !

J'ai préféré vendre nos poèmes avec un ami sur les quais de Seine. Flirter avec les meufs, les soirées gratos : le thème. Quelle prise de contact « sympa ». Une déclamation, c'est l'esprit de Paris. A l'origine je colportais pour Gavroche. Le patron, Sylvain, était de ces vieux sans âge, mais en prenant par l'autre bout, en comptant ce qui reste plutôt que ce qui a été, à en juger à ses cheveux retenus par un bout de scotch sur chaque tempe, chaque jour était un petit miracle. Une momie avec une moumoute rafistolée dans un aquarium de tabac. Il passait sa journée à recevoir les nouveaux égarés de l'est parisien dans son local. Il expliquait la philosophie de l'entreprise avec cette diction de ceux qui n'ont plus de dents ; et nous la glissait en calcinant garo sur garo.

On a tout vendu. Principalement un horoscope des prénoms, format A4, horrible. Puis la version 2.0, de la poésie écrite au générateur aléatoire de mots. En décembre, nous étions sur les pochoirs autocollants et les stickers de Noël, des étiquettes pour mettre son blaze sur la chaussette de Noël... Uniformément à 5 euros. Une formation de dingue. L'hiver on misait sur la pitié, l'héroïsme ; l'été sur la fonsdé ou les hormones de nos interlocuteurs.

On sévissait particulièrement rue Keller, nids de grunges se permettant d'investir cinquante euros dans un bracelet à piques, une casquette à piques. Quant aux bottes à piques, hors de prix ! La tchatche se terminait par : vous êtes trois (par exemple) un euro trente trois plus un euro trente trois plus un euro trente trois ça fait ? (On parlait extrêmement vite pour les embrouiller, et peu remarquaient que le résultat n'y était pas) Ça fait ? Cinq euros ? (Tente l'un) Exact. Donc sur quarante pages ça vous fait treize pages de bonheur chacun, treize pages de poésie, treize pages qui vous ferons rêver, treize pages qui vous feront jouir peut-être. (Ils rient) Touchez le papier, comme il est doux (on les fait toucher), c'est doux n'est-ce pas ? C'est bon hein, la poésie ? Voilà, ça c'est quand tout roule. Sinon quelques insultes, l'indifférence en masse. J'ai vite compris en fourguant des étiquettes pour les chaussettes de Noël que c'était le prix de nos mots que nous avions fixés à cinq euros.

Avec ce pote et un autre, graphiste, nous créons la revue Bobounar. Le premier abandonne, et je me retrouve seul à pirater le personnel de Gavroche. Mieux payés les mecs v'nez ! Chaque matin dix heures rencart sur le parvis de l'Opéra. Je distribuais et allais prendre un café. De 17 à 19h je réceptionnais les thunes et les invendus, le vendeur étant rémunéré à la commission. Moi, de cinquante à cent balles à rien faire. Par jour. Plus de 800 exemplaires vendus en tout. A la rentrée de septembre les gens ont repris leurs activités et j'ai cessé moi même. Épisodiquement je retournais dans la rue faire quelques thunes, à la fin nous vendions une page de poèmes recto-verso, au bon cœur, aux âmes artistes... Avec cette expérience, je ne pouvais que réussir à faire signer des promesses de dons pour les associations humanitaires, celles qui zonent en KWay coloré... Une sophistication de cette chouette couillonnade.

Dans ces parages de ma vie j'ai vécu une agression sexuelle. Victime, n'ayez crainte mes Justes. Au delà de l'aspect cruellement marketing de ce genre de fait divers, je crois qu'il est intéressant de développer parce que... Trop se taisent de l'avoir vécu. Pour eux je le dis. Je dis. Pas les seuls du tout ; oui c'est une désolation, du bourreau à la victime, ce visage partout identique... Et oui l'humain est merdeux. Merdeux ou merdé l'odeur est identique. Mais nous allons nous en sortir. Encore une fois j'en ai vu juste assez pour témoigner sans rester bouche béante et les yeux prêts de jaillir,

maudit d'effroi. Ce n'était pas un viol merci ! Mais je peux l'imaginer, l'entrée dans des fictions, des réalités toujours plus sales.

J'étais à la maison, notre grande maison de Bagnolet. Ce type m'interpelle dans une maison en travaux, pour retaper un escalier ; un bifton à gratter comme ça arrive au quartier. Il me file un bleu de travail, je vais me changer dans la pièce d'à côté. Encore aujourd'hui je n'ai pas de barbe alors à l'époque ! Il me provoque. Que je ne suis pas un vrai homme comme ça. Il s'approche, et moi, je n'y croyais pas vraiment. Je pensais à mes affaires, que je si je l'assommais il m'assommerait en retour, déterminé qu'il était dans sa saloperie à la base. Capable de tout. On ne sait pas. On essaye de s'en sortir au mieux. Il confirme ses intentions en me frisant le poil des aisselles tout en se jouant de ma virilité. Je ne dis rien. Apnée de corps. Il descend pour me sucer, je ne bande pas. Le gars se croyait dans un film ? Que ça allait être le big love ? Une révélation de mon désir inavoué dans sa bouche d'ouvrier du bâtiment ?

Il essaye de me trifouiller le caisson, là, j'ai eu un sursaut ; c'est l'endroit qu'on nous apprend comme le plus défendu de la virilité justement. Alors il a demandé à ce que je l'encule, bien malin de proposer ce compromis. J'étais dans cette baraque croulante poussiéreuse, fracassée comme une carie ; il s'est placé, raie poilue offerte. Tout de suite j'ai constaté qu'il prenait souvent par là parce que je l'ai enfilé qu'équette molle. Ça rentrait easy. Il s'est branlé pendant ce temps. Dur de s'imaginer dans une biatche à gros seins, même en fermant les yeux. En fermant les yeux, c'était le temps d'une seconde, j'ai revu l'Homme. Il m'a demandé si j'avais joui, j'ai répondu que oui. Il s'est rhabillé, m'a dit de me rhabiller également. En sortant il m'a tendu un billet de vingt, et que si je voulais encore de l'argent je n'avais qu'à repasser. J'étais la pute.

Je l'ai très mal pris, alors qu'on n'aurait pu s'en tenir là ! Je suis allé chez ma mère qui habitait à deux rues et j'ai raconté. Direction le commissariat où j'ai détaillé tout et plus. Ce qu'il m'avait dit exactement, si j'avais craché, si j'avais été contraint physiquement, la couleur du liquide vaisselle c'était bien vert et pas autre chose ? Pourquoi j'ai pris l'argent ? Une fois, deux fois. Ils gardent mon T-shirt imprimé de caca, une jolie marque de rondelle au niveau du pubis. Ils feraient des analyses (si je disais vrai). Avant il faut aller

chercher le pointeur. Arrivés devant la maison je le désigne et nous retournons au poste.

Après vérification, comme il était sans-papiers de quarante piges, qu'il s'était fait gaulé au bois de Boulogne plusieurs fois, on m'a transféré à l'hôpital. Transfert première classe avec giro et cramage de feu. Là-bas deux infirmières te décalottent le zgeg, te le retourne dans tous les sens, limite à te le renifler. Des piqûres ? Des résultats arrivent vite, je suis sain. Mazeltov ! Énième retour au comico. L'ouvrier nie évidemment, en bloc. Les flics me rapportent ses paroles : je le connais pas. Bah moi non plus connard ! On recommence, une fois, deux fois, couleur du liquide vaisselle, combien de marches cassées dans l'escalier, combien d'argent, combien de tentatives de pénétration avec le doigt, combien de doigts ? Il est presque minuit. Pour la police c'était une salade de pucelle détournée, ou de type troublé dans sa sexualité et qui regrette. Si agression il y avait eu, un grand Nègre comme moi aurait dû se défendre. Moi je n'ai pas peur de répondre : c'était la pleine expression de mon humanité, lâche ; comme celle de mon agresseur. Ils m'imposent la confrontation, et je n'ai pas la force. Une nécessité pour poursuivre la procédure mon-cul-sur-la-commode.

Seulement eux pouvaient pas relâcher un sans-pap comme ça ? Mais si ! Ils ont squizzé mon dossier. La rumeur de la ville me rapporta que le sans-papiers enculé du Bois avait attaqué un petit négro de six piges, deux semaines avant de s'en prendre à ma virginité. Je dors toujours bien. La police aussi. Lui aussi sûrement. Les psys par la suite m'ont harcelé, le divorce, la scolarité, le shit et ça ; reproduction du schéma familial, inadapté scolaire, drogué, et pédé refoulé. Comme s'ils voulaient me convaincre, je ne voulais rien qu'un peu de paix...

Être une victime certes, dans le tas des victimes. Qui n'en est pas une ? La naissance suffit... Des « mieux vaut ça que », on ne les compte plus ! Après la morale, la justice, la police, la politique, le prochain, les bons de réductions chez Monoprix, je leur laisse. C'est irrémédiable.

La vie est irrémédiable.

Quelques mois après, une historiette, que les ignorants de l'amour définissent comme le premier amour, survient. L'affaire, l'agression était

récente. Je lui ai raconté : ça l'a charmée. Comme si ce genre de merde en imposait, conférait de facto à notre humanité une dimension supplémentaire... La quatrième certes... Certes ! J'ai duré chez elle deux ans, et vu qu'elle était riche on était bien. Le traiteur libanais, le torrificateur, le fromager, les fruits emballés dans du kraft, le quatre pièces au pied de la butte Montmartre, correspondaient parfaitement à mes attentes dans la vie. Cependant le décalage de fric dérangeait mon ego : ne pas pouvoir subvenir aux besoins de ma femelle. Invariablement traité de pique-assiette, d'arriviste, les familles, les amis, dans leurs sourires dents apparentes. Elle a fini par me lourder pour autre chose. J'ai classiquement erré après la rupture, fumée, boisson, et autres. Sauf baise, ça c'est certain. Un an d'abstinence ! Elle m'a tué le sexe. Me quitter pour un mec de dix piges plus vieux, au chômage, avec un moutard, qui habite chez ses parents ? Ça fout un high kick au moral. Et le raclo s'était incrusté dans un groupe de potes à moi. Il rôdait chez nous depuis trois mois la murène ! J'ai réfléchi à tout. Je ne délivrerai pas de réponse ici. Je ne lisais pas vraiment, n'écrivais pas, j'écrivais de la poésie ; je ne m'intéressais à rien, strictement.

Revenu à une liberté forcée, j'ai encore retenu mon souffle devant la rue. Approcher la rue, sans y aller. Le nez dessus, il ne touche pas le sol. Point d'impact. Elle sent, pue la peur la résignation et le froid ; la folie, la drogue, la mort. Seul. Sade disait que l'arbre... et moi qui suis cet arbre poussé sans tuteur. J'ai travaillé de ci de là, surtout dans le télémarketing : le même taux de réussite que l'entrée à l'armée. Les call-centers sont cette tanière à métèques soumis. Toute la banlieue s'y retrouve, payée deux fois 10 % de prime précarité. Le plan en or. D'habitude ils attaquent les sauvages, mais ceux là ont cogité. Plutôt que bêtes négros et vils bougnoules, ils préfèrent se faire intégrer en tant qu'anus béants, ambulants ; dans lesquels on peut apprécier la mise en abîme de leur place dans la société. Mamadou qui te demande ton revenu annuel, te propose un rencart avec un conseiller, au sujet d'une loi de Robien : l'embrouille ! Eux-mêmes signeraient pas. Alors il s'appelle Jean, et Majida c'est Pauline au téléphone. Travailler implique l'atomisation des identités. Après quatre siècles de fouet, de coupures d'oreilles et de marquage au fer rouge, et le reste ; qui peut aller au « travail » encore ? Qui peut ne pas brûler une voiture ? Les intelligents bicots, les Négros civilisés. Moi je jouais au Laurent Pasquier. On a tous un Laurent comme ami ou dans la famille, de un. De deux, le « P », consonne bilabiale

occlusive a un effet dynamique ; la finale sur le son « é » remonte, également énergique, contrairement aux ai, on, ard tombants. Des milliers de coups de fil pour atteindre ce niveau de technicité. L'extra c'est qu'une marque de viennoiseries industrielles porte ce nom, confortant les cerveaux faibles dans leur mollasserie.

Toujours dans la lumière.

Toujours pas une nuit sur le banc public ou à la gare, cet exploit ! Je n'ai jamais rien voulu, j'essaye de me contenter d'être. Si le destin ne se comprend que rétrospectivement ; alors c'est différent. C'est plus. La lumière – la lumière est là, elle est sûre, sereine. C'est-à-dire que je ne me suis jamais inquiété. Opportuniste, à forte dose de pitié, je récupère l'appartement que ma mère quittait. Je l'ai loué à des gens pour y rester gratos, un petit 150 m² à Bagnolet, avec balcon. Passons sur les fêtes, les batailles de kebab et de vin rouge, les tournois de PES jusqu'à pas d'heure... Travailler devenait de plus en plus compliqué. Parfois je descendais fumer avec mes voisins. Dans le hall, le pied contre le mur, appuyer sur l'interrupteur toutes les minute trente... Des silences de dix minutes. Whisky/joint dans le hall devenu une patinoire à force de molarde.

Quasiment pas de thunes mais ce n'est rien qu'une bohème, acheter un plat au foyer malien derrière le métro Robespierre. Là-bas je suis le traître, celui qui ne se rend pas compte de sa chance, comme eux mais avec moins de mérite. Les blédards se trahissent à leurs habits pas à la taille, aux motifs datés de dix ans, qui ont perdu la moitié de leur épaisseur à force d'être portés ; et les pompes... Ah les pompes ! Un assemblage de chutes de cuir. Et le bout carré, symptomatique. Ils se baladent loqueteux et moi qui vais au foyer, je n'y dors pas comme eux, je n'ai pas une douche ou une chiotte pour mille.

Tu arrives dans la rue du foyer et ça fourmille. Des Diallo, des Coulibaly et divers Camara. La cour te reçoit dans un entrelacement de ruisseaux vaseux et de flaques stagnantes ; des odeurs extra européennes qui te prennent la gorge, non : t'étranglent. Une quinzaine de types sont de part et d'autre du hall, chacun son étal de carton chargé de chapelets, de cigarettes et de feuilles à l'unité, de briquets, un sac de maïs bouilli aux pieds. L'endroit est

bruyant de langues improbables. Dans le bâtiment de droite, de grosses mamas énormes avec des marmites énormes te servent des louchées de bouffe dans du papier alu ou une boîte de conserve. Un plat fait deux hommes. Le fameux maffé, célèbre représentant des plats « africains » : une sauce à l'arachide grasse et marron, à la surface flotte quelques bouts de viande et une couche d'huile rouge... Si vous êtes téméraire : tentez le tiep, le tiebou jen, le yassa, les gombos... Pas mauvais tout ça, exotique vous me direz. Exotiques les normes d'hygiène aussi. Une fois je passais par là en plein été, je tombe sur leur approvisionnement en viande... Les carcasses accrochées dans un Kangoo sous le cagnard.

Je commence à lire.

Quand je disais que je ne lisais pas c'est que je le faisais en dilettante. Pas comme un travail. Pas comme maintenant. Ma première monomanie a été Goethe, un peu par hasard. A quoi bon si ce n'est du lourd ? Pas le temps de traiter avec les vivants : la mort épure... Et le romantisme (bien qu'il s'agisse de classicisme allemand, et les experts pourront descendre d'une coupe de poil de cul avant) – le signifié du romantisme m'inspirait. Les Souffrances du jeune Werther, mon premier livre. J'en siffle cinq ou six à la suite, et tente ma chance dans le sud, vivre à Aix en Provence où j'ai fait commis de cuisine.

La veille de ma fuite préméditée j'étais avec le groupe de Bagnolet. Une soirée de plus, moulue et soufflée par le temps comme les autres, sans intérêt. Ils ont bien rigolé, et je les voyais en film ; moi dans la réalité fébrile, eux dans une fiction visqueuse et palpable. J'ai testé mon hermétisme. Le billet SNCF en poche, et dans mes yeux qui criaient à l'aide, il ne criait rien. Bien sûr... Comment ? Les amis ne sont pas devins. La rétine est imprégnée ; de vertu, de ma vie, de meurtre, à votre guise ! Santé pototo ! Prozit !

Accueilli à Aix chez mes grand-parents, dès le soir ou le lendemain, ils ont convoqué le tribunal (exécutif) de famille. La plupart habitent le coin – moi l'animation de la semaine. Il me fallait un boulot et surtout que je consulte, pour mon addiction à la drogue. Une mentalité rancie, vieille France : on va à la mine, on meurt à la mine, mais notre quignon on l'a gagné honnêtement monsieur ! Ils m'ont déballé un cahier de formation, ont débattu, entre eux, de cours pour faire serveur. A mon niveau ramasser les cafés c'était la réussite. Ils m'ont traîné à l'ANPE, forcé à m'inscrire, même si je ne pouvais

pas étant déjà inscrit à Paris. Bref, source de conflit. De bonne foi, leurs cervelles de provinciaux, décalées géographiquement, culturellement, temporellement pour les plus âgés, empêchait toute communication. Si t'as pas de travail tu t'inscris, et pas de « je ne peux pas ». Ils avaient encore plus raison comme je dormais chez eux, ivres de l'exercice du pouvoir sur autrui. Sauf que le truc je l'ai : les yeux dans le sol et oui oui oui. Une semaine plus tard j'embauche dans une des principales brasseries du cour Mirabeau, les Champs-Élysées d'Aix.

Dans la brigade, les postes les plus ingrats revenaient aux nègres. Ce qui était nouveau en revanche c'est qu'eux venaient des Comores ; l'esprit provençal. Tous aide-cuistot, même moi j'avais un meilleur grade. Quant à l'ambiance : allez descends de ton arbre et termine la mise en place... Pas de banane dans le plat... Ce soir tu vas voir ta femme ? Ngolo ngolo dans la case hein ! En gros. Et eux, les comoriens, répondaient, sauf au chef, « C'est ça connard » ou « C'est bon sale pute ». Textuellement. La blague ? Non non, ils les haïssaient absolument. Un des nègres, le plus amer, m'a expliqué la voix rôtie de bile que s'ils pouvaient se barrer et leur rentrer leur mise en place au profond... Mais la famille, ici, au bled.

Le service se vitriolait à tout berzingue. Moi je subissais en collatéral, les galonnés se méfiaient du fourbe bamboula s'exprimant mieux que le chef. Finalement c'est lui qui a osé le lâcher, au nom de toute l'équipe ? Pas au bon moment mais il n'en pouvait plus, c'était urinaire. Je lisais un livre pendant la coupure, pas le temps de rentrer chez mes grands-parents ou mon oncle – bouquinais dans les vestiaires, le chef arrive et lance : on n'est pas dans la savane ici !

La hiérarchie du restaurant comprenait deux seconds. Un parisien et un facho local. Facho est un grand mot pour plouc de base. « Moi je vote FN » ; et s'adressant à une jeune étudiante étrangère chinoise : « vous avoi babier bou travaille ? ». Facho mais funky. Et c'est celui qui m'a le plus aidé, le seul en fait. J'ai démissionné (comme tous mes jobs), en un instant ; quand l'autre second, qui voulait s'embrouiller avec moi dès le premier jour, m'a hurlé que ma purée était dégueulasse. Faut dire que la dégueulasserie en cuisine ne lui était pas étrangère. Envoyer des sushis thon rouge, gris. Le pain du soir échoué dans la flaque d'ordures que je raclettais, envoyez !

Sans compter les guerres de bouffe, la Heineken pression à l'œil, en continu, aromatisé de pilon. La vérité générale de l'absence du chef.

J'avais accroché avec le plongeur qui avait mon âge, faute de mieux. Il m'a présenté un de ses potes qui le logeait lui-même dans une colocation ouverte. Mais ouverte du genre les gens passent baiser, prendre leur douche, ou chier. Ils appartenaient au groupe politique (?) Alternative Libertaire. La cafetière laisse mariner un café à la surface moussue, des stalactites de crasse dans le micro-onde... Le frigo a une haleine. Des empilements complexes d'assiettes sales empêchent l'accès à la cuisinière. Les cendriers dégueulent de mégots ; même la quinzaine de bouteille de bière vides dispersées ne suffit plus à compenser. Attention en s'endormant sur le lit, gaffe à pas coller son visage au matelas saturé de poussière, d'acariens, d'araignées, le lendemain plus boutonneux qu'un ado. Pour passer le temps ils geekaient le championnat de PES avec l'équipe d'Iran, pour plus de difficulté ? Par idéologie ? Un de leurs camarades s'est ému de chants staliniens qu'il avait amené, sur cassette audio... Mais je dormais gratos.

Je les ai remontés sur Paris, les deux, et j'ai connu ce type cruel comme la vie, gentil comme la vie... J'ai toujours admiré sa capacité à supporter la nature humaine à son degré de conscience. J'ai adhéré lorsqu'il m'a fait comprendre que ces deux zozos que j'introduisais n'étaient pas mes amis, du tout, et ne le seraient jamais ; lui non plus d'ailleurs. Si j'étais son apprenti, son stagiaire, il avait ses raisons. C'est une des rencontres décisives, se débarrasser des mensonges, sur soi, sur nos volontés, les accepter, les assumer a été un long chemin de cailloux saillants. Et j'ai dit que je vais nu, ce n'est pas sans risque.

Il m'a expliqué comment escroquer les gens ; mais surtout pourquoi ils se laissent bananer. J'étais comme vous avant : incrédule. Les imbéciles s'ignorent. Croyez en l'Homme et voilà, j'ai pas été difficile à convaincre. Les bolosses, victimes de leur propre ordurerie, ils se voient en gentils alors qu'ils sont tout autant enculés que les autres. Une raison en soi : l'imposture justifie qu'on les remette à leur place. Chacun sa place ! J'ai dit !

Oui il existe des recettes (que je ne livrerai pas, c'est comme demander à un magicien...), des stratégies qui s'aiguisent avec l'expérience ; pour vous faire

signer des chèques, prendre un crédit, pour notre plaisir personnel. Avec ces armes je pourrais soutirer pas mal, je préfère rester hors du game. Et le game ne se résume pas à un braquage mental pour craquer un chéquier ; c'est la faute à la société, c'est la volonté de gagner plus d'argent toujours. La conseillère d'orientation sert à te détourner, charbonner pourquoi sinon le bif ? Une filière oseille serait infiniment plus motivante, question de dénomination. Qui s'épanouit hors du cadre berline allemande et écran géant ; escarpins à semelle rouge ? Qui a sa passion à la mort ? Là s'arrête le rêve, à sa propre lisière. Aimer ce qu'on fait est une élection, un luxe que je me le paie là : j'écris.

Après ces péripéties, des raisons impossibles à exposer ici, à cause de leur caractère spatialement pathologique... Disons que j'ai perdu l'appart et que je suis retourné chez ma potesse. Une des pires cohabitations de ma vie. Elle me rabâchait ma dette morale, sa très grande générosité – Mais ce fut la seule à le faire : et je lui rends hommage. Cette sale ambiance a été un moteur pour aller vers les autres ; la gent féminine, comme on décide d'un régime. La première chose ? Me venger de la première pardi. Mission accomplie sans remord. Quel soulagement ! Moi qui suis un sensible en plus, je ne peux pas le tolérer, la salive me presse, j'épaissirai de mes glaires vos larmes factices. Je sais qu'eux aiment chialer, faire semblant de se préoccuper...

En un an j'ai collecté trois clés d'apparts différents, victoire manifeste, vitesse de croisière. J'écrivais mon premier roman De l'Amour spéculatif. Ça les hameçonnait bien les gonzes, l'écriture. Dépassées par le texte naturellement... Mais à ce point pâmées de leur place bien méritée, des muses au fond, du fond. Ah les femmes... Quels Hommes ! Moi, promu satrape en relations humaines, manitou de leurs cœurs, je change de résidence, change de cul à l'envie... En sus roi plutôt conciliant envers ses sujets. Pété de thunes et pété de beuh, lorsque je tourne la tête les mois défilent en paysages sur une route de vacances. Je vis mes bohèmes, les business pour remplir le sac, les voyages en France, puis de Malmö à Essaouira... Ecrire.

Que pouvais-je d'autre qu'Aimer à présent ; tout plaquer, encore... Que pouvais-je d'autre que retrouver Isabelle ; ma fiancée aujourd'hui ?

Je n'ai que des départs.

Je suis une armée.